



AVIS AU PEUPLE
 SUR
 SA SANTÉ.

INTRODUCTION.

LA diminution du nombre des habitants dans ce pays est une vérité de fait qui frappe tout le monde, & que les dénombrements démontrent. Cette dépopulation a plusieurs causes : je me croirois heureux, si je pouvois contribuer à remédier à une des principales, qui est la mauvaise méthode employée dans les campagnes pour traiter les malades. C'est là mon unique objet ; mais l'on me permettra d'indiquer les autres causes concourantes.

On peut les réduire à deux classes générales : il sort plus de monde qu'autrefois, & l'on peuple moins (1).

(1) Cette dépopulation est presque générale en Europe, suivant l'Éditeur de la première édition

Il y a deux especes d'émigrations : l'on sort, ou pour aller dans les services étrangers, que l'on conserve par des raisons qui l'emportent sans doute sur les inconvénients ; ou pour chercher dans différentes vocations une fortune que le pays refuse. L'on pourroit appeller la premiere, émigration militaire ; la seconde, émigration commerçante.

Le service nuit à la population de plusieurs façons. Premièrement, il ne rentre pas autant d'hommes qu'il en sort ; les dangers & les fatigues de la guerre, les affaires particulieres, le *heimweh* ou mal du pays, l'air pernicieux de quelques garnisons de Flandres, de Hollande, d'Italie ; les mauvaises nourritures & boisons, les épidémies des camps, les débauches, en emportent un grand nombre. La désertion d'ailleurs, dont ils craignent les suites en rentrant chez eux, en oblige plusieurs à s'expatrier pour toujours. D'autres, au sortir du service, embrassent

de Paris, & je crois qu'il a raison ; il ne paroît même pas possible que cela soit autrement, si l'on fait attention au nombre d'hommes qui partent toutes les années de l'Europe pour aller périr dans les trois autres parties du monde, & si l'on veut bien convenir qu'une grande partie des denrées que nous en tirons contribuent à abrégier la vie de ceux qui nous restent.

des établissemens dont le service leur a fourni l'occasion, & qui les éloignent de tout retour.

En second lieu, en supposant même qu'ils revinssent tous, le pays souffriroit également de leur absence, parce qu'ils sont absents dans le temps de la plus grande aptitude à la population; parce que, quand ils reviennent, ils ont perdu cette aptitude par l'âge, les infirmités, les débauches; parce que souvent, s'ils se marient, leurs enfans, victimes des dérèglements paternels, sont foibles, languissans, maladifs, meurent jeunes, ou vivent incapables d'être utiles à la société; enfin, parce que le goût de libertinage qu'ils ont contracté, en empêche plusieurs de se marier. Mais quoique ces inconvénients soient réels & très-connus; cependant comme le nombre de ceux qui peuvent sortir de cette façon est borné, qu'il est même peu considérable, relativement au nombre des habitans que le pays devoit avoir, que cette expatriation a peut-être été nécessaire dans un temps, & pourroit le redevenir si les autres causes de dépeuplement finissoient, elle n'est peut-être pas la plus fâcheuse.

L'expatriation commerçante, que je crois plus nombreuse, a ses inconvénients

particuliers, qui ne sont pas moindres : & malheureusement c'est une épidémie dont les ravages vont en croissant, par une raison simple ; c'est que le succès d'un seul en détermine cent à aller courir les mêmes hazards, & que peut-être quatre-vingt-dix-huit échoueront. L'on est frappé du bien, l'on ignore le mal. Je suppose qu'il soit parti, il y a dix ans, cent personnes pour aller ce qu'on appelle *chercher fortune*, au bout de six mois ils étoient tous oubliés, excepté de leurs parents : qu'il en soit revenu un cette année, avec quelques biens au-dessus de sa pacotille, tout le pays en est instruit & s'en occupe, une foule de jeunes gens sont séduits & partent, parce que personne ne pense que, des quatre-vingt-dix-neuf qui étoient partis avec lui, la moitié a péri, une partie est misérable, & le reste est de retour sans avoir gagné autre chose que l'incapacité de s'occuper utilement dans son pays & dans sa première vocation. Le petit nombre qui réussit, est publié ; la foule qui échoue, reste dans un profond oubli. Le mal est très-grand & très-réel ; quel en est le remède ?

Il suffiroit peut-être de faire connoître le danger, & le moyen est aisé : il n'y auroit qu'à tenir annuellement un regis-

INTRODUCTION. 5

tre exact de ceux qui sortent, & au bout de six, huit, dix ans, en publier la liste avec le succès de leurs voyages. Si je ne me trompe, au bout d'un certain nombre d'années, l'on ne verroit pas autant de gens quitter leur lieu natal, dans lequel ils peuvent vivre heureux en travaillant, pour aller dans les pays étrangers chercher des établissemens, dont les listes que je propose leur démontreroient l'incertitude. L'on ne partiroit qu'avec des avantages presque sûrs: il sortiroit beaucoup moins de gens; trouvant moins de concurrents, ils feroient mieux leurs affaires; trouvant moins de leurs compatriotes hors de chez eux, ils y reviendroient plus souvent; par-là même il resteroit plus d'habitans au pays, il en rentreroit davantage, & ils rapporteroient plus d'argent. Le pays seroit plus peuplé, plus riche & plus heureux, parce que le bonheur d'un peuple qui vit sur un sol fertile, dépend beaucoup de la population, & un peu des richesses pécuniaires.

Non-seulement l'on sort beaucoup du pays, & par-là même il y a moins de gens pour le peupler; mais ceux qui y restent, peuplent, à nombre égal, moins qu'autrefois; ou, ce qui revient au même, parmi le même nombre de per-

sonnes, il y a moins de mariages, & le même nombre de mariages fournit moins de baptêmes. Je n'entre point dans le détail des preuves; il ne faut que regarder autour de soi pour en être convaincu. Quelles en sont les causes? Il y en a deux principales; le luxe & la débauche, qui nuisent à la population par plusieurs endroits.

Le luxe oblige le riche qui veut figurer, & l'homme à revenus médiocres, mais son égal au moins à tout autre égard, & qui veut l'imiter, à craindre une famille nombreuse, dont l'éducation consomeroit des revenus consacrés aux dépenses d'apparat; & d'ailleurs s'il falloit partager son bien entre plusieurs enfants ils en auroient tous très-peu, & seroient hors d'état de soutenir le train des peres. Quand le mérite est apprécié par la dépense extérieure, l'on doit nécessairement tâcher de se mettre & de laisser ses enfants dans une situation propre à soutenir cette dépense. De-là peu de mariages quand on n'est pas riche; peu d'enfants quand on est marié.

Le luxe nuit d'une autre façon. La vie déréglée qu'il a introduite, affoiblit la santé, ruine le tempérament, & la propagation s'en ressent nécessairement. La génération qui passe, compte des familles

INTRODUCTION. 7

de plus de vingt enfants ; celle qui vit , ne compte pas vingt germains ; celle qui vient , ne connoîtra plus les freres.

Un troisieme inconvenient du luxe , c'est que le riche se retire des campagnes pour briller dans les villes , & qu'il augmente son domestique ; mais cette augmentation des domestiques est préjudiciable à la population : premièrement , n'étant pas , à l'ordinaire , occupés suffisamment , ils prennent le goût de la vie oisive , & deviennent incapables de reprendre le labeur de la campagne pour lequel ils étoient nés ; étant privés de cette ressource , ils ne se marient pas , ou se marient trop tard , il naît moins de citoyens.

L'oïseté les affoiblit par elle-même , & les conduit à la débauche , qui les affoiblit encore davantage ; ils n'auront jamais que peu d'enfants mal-sains , qui ne feront point en état de fournir des bras aux terres.

Ceux qui se conduisent le plus sagement , qui conservent des mœurs , qui font quelques épargnes , accoutumés à la vie de la ville , & craignant la peine de celle des champs , dont ils ignorent d'ailleurs la conduite , veulent devenir de petits marchands ; & c'est une perte pour le peuplement , parce qu'un nombre de

S INTRODUCTION.

laboureurs crée plus d'enfants qu'un nombre égal de citadins, & que sur un nombre donné, il meurt plus d'enfants à la ville qu'à la campagne.

Les mêmes maux ont lieu pour les domestiques du sexe. Après dix ou douze ans de service, les servantes de la ville ne peuvent pas redevenir de bonnes campagnardes; & celles qui embrassent cet état, succombent bientôt à ce travail pour lequel elles ne sont plus faites. Si l'on revoit une femme mariée à la campagne, un an après qu'elle a quitté la ville, il est aisé de remarquer combien ce genre de vie l'a vieillie; souvent la première couche, dans laquelle elles n'ont pas tous les soins que leur délicatesse exigeroit, est l'écueil de leur santé; elles restent dans un état de langueur, de foiblesse, de dépérissement; elles n'ont plus d'enfants; elles deviennent & elles rendent leurs maris des membres inutiles à l'augmentation du peuple.

Les avortements, les enfants dépayés après une grossesse cachée, l'impossibilité de trouver des épouseurs, sont souvent les effets de leur libertinage.

Il est à craindre que ces maux n'aillent en croissant, depuis que, manque de sujets, ou par des vues d'économie, on commence à prendre pour domestiques

des enfans dont les mœurs & le tempérament ne font point formés, & se ruinent d'un pas égal par le féjour de la ville, la fainéantife, le mauvais exemple & les mauvaises compagnies.

Outre l'augmentation des domestiques, le luxe multiplie auffi confidérablement le nombre des artisans fédentaires occupés de fes fantaisies, & c'est une nouvelle perte très-réelle pour l'agriculture & pour la population.

Il refteroit fans doute bien des choses à dire fur cet important objet; mais outre que je ne veux point trop alonger cet ouvrage, & que beaucoup d'autres occupations ne me laiffent point de temps pour tout ce qui n'est pas médecine, je craindrois de sortir de mon fujet. Tout ce que j'ai dit jufqu'à présent en fait partie, puisqu'en donnant au peuple des avis fur fa fanté, il falloit indiquer les caufes qui la corrompent; mais ce que je pourrois dire de plus, paroîtroit peut-être étranger.

Je n'ajoute qu'un mot. Ne pourroit-on pas, pour remédier à des maux qu'il est impossible de prévenir, choisir quelque canton du pays, dans lequel on chercheroit, par des récompenses, 1°. à arrêter tous fes habitans, 2°. à les encourager par d'autres récompenses à une

population plus abondante ? Ils n'en fortiroient point , ainsi ils n'iroient pas s'exposer à tous les maux dont j'ai parlé ; on ne s'y marieroit point à des étrangers qui pourroient y apporter le désordre : ainsi vraisemblablement ce quartier , au bout d'un certain temps , seroit trop peuplé & pourroit fournir des colonies pour les autres.

Je passe enfin à la troisieme cause de dépopulation ; c'est la façon dont le peuple est conduit dans les campagnes quand il est malade. J'en ai été pénétré de douleur plusieurs fois. J'ai été témoin que des maladies , qui auroient été très-légères , devenoient mortelles par le traitement ; & je suis convaincu que cette cause fait seule autant de ravages que les précédentes ; elle mérite bien , par-là même , toute l'attention des Médecins , dont la vocation est de travailler à la conservation de l'humanité. Pendant que nous donnons nos soins à sa partie la plus brillante dans les villes , sa moitié la plus utile périt misérablement dans les campagnes , ou par des maux particuliers , ou par des épidémies générales , qui , depuis quelques années , paroissent dans différents villages , & y font des ravages considérables. Cette réflexion affligeante m'a déterminé à donner ce petit ouvrage ,

INTRODUCTION. II

qui est uniquement destiné pour ceux que leur éloignement des Médecins met dans le cas d'être privés de leurs secours. Je ne détaillerai point ici mon plan, qui est fort simple; je me contente de dire que j'ai donné tous mes soins à le rendre le plus utile qu'il m'a été possible; & j'ose espérer que, si je n'ai pas montré tout le bien qu'on peut faire, au moins j'ai fait connoître les traitements pernicieux qu'il faut éviter.

Je suis intimement convaincu qu'on peut faire mieux que moi; mais ceux qui seroient en état ne l'entreprennent pas; j'ai plus de courage, & j'espère que les gens qui pensent, me sauront quelque gré d'avoir donné un ouvrage dont la composition est rebutante par sa facilité même, par les détails minutieux qu'il exige, par la nécessité de ne dire que les choses les plus connues, & par l'impossibilité d'y traiter aucune matière à fond, ou d'y développer aucune vue nouvelle & utile; c'est le travail d'un Pasteur qui écrirait un catéchisme pour des petits enfants.

Je n'ignore pas cependant que l'on a déjà quelques ouvrages destinés pour les malades de la campagne qui sont privés de secours; mais les uns, quoique faits dans un bon but, produisent un mauvais

A vj

effet : de cette espece sont tous les recueils de remedes sans description de maladie, & par-là même sans aucune regle sûre pour l'application; tels, par exemple, que le fameux recueil de Madame FOUQUET, & quelques autres dans le même goût (1). Les autres se rapprochent du

(1) L'on doit ranger dans la même classe un ouvrage qui a paru sous le nom de *Médecine rurale & pratique, &c.* à Paris 1768. L'Auteur est M. BUCHOZ, Médecin de Nancy, connu très-avantageusement par ses ouvrages de Botanique. La Médecine rurale n'est qu'un simple recueil de recettes, à chacune desquelles on donne un titre qui exprime les vertus qu'on lui attribue sans aucune attention aux différentes causes qui produisent les mêmes maux. Après avoir loué l'Avis au Peuple, plus, assurément, qu'il ne le mérite, M. BUCHOZ ajoute : *Cet ouvrage suppose cependant dans sa méthode curative, aussi courte que simple, une petite Pharmacie qu'on est obligé de se procurer en campagne, & qui ne laisse pas d'être dispendieuse pour de pauvres habitants. Par le moyen de l'ouvrage que nous publions, nous remédions à cet inconvénient. Je souhaiterois que cela fût, j'aurois été empressé à profiter de l'ouvrage de M. B. Mais le plus léger examen suffit pour se convaincre que son plan de Pharmacie purement campagnard est impossible, & qu'il seroit beaucoup plus dispendieux que celui que j'ai proposé. Je juge de son impossibilité, 1^o. parce que dans la plus grande partie des recettes il entre quelque remede qu'il faut tirer des Pharmacies de ville, à moins que quelque particulier n'en*

plan du mien ; mais plusieurs ont embrassé trop de maladies, & par-là même sont devenus trop volumineux : d'autres ont été trop courts sur chaque article ; d'ailleurs ils n'ont point insisté assez sur les signes des maladies, leurs causes, le régime général, les mauvais traitements ;

érite dans sa maison à la campagne ; 2°. parce qu'il y a plusieurs recettes dans lesquelles il n'entre que des remèdes tirés des Pharmacies, comme les numéros 354, 366, 367 ; 3°. parce que le nombre des plantes qu'il emploie est extrêmement considérable (il y en a 16 dans un *apozème antiscorbutique*, 13 dans une décoction pectorale), & suppose une connoissance botanique très-étendue pour la collection, & des soins pour la conservation très-longs & très-déliçats. Il seroit impossible & ruineux pour un payfan de se procurer toutes les plantes qui entrent dans la Pharmacopée de M. BUCHOZ, dans laquelle il entre peut-être dix fois plus de drogues que dans la mienne ; & comme elles ne se trouvent & ne sont efficaces que dans certains temps de l'année, il faut nécessairement que, ne prévoyant pas celles dont il pourra avoir besoin, il se les procure toutes, s'il veut renoncer à les tirer des Pharmacies : il sera donc, dans ce plan, astreint à une dépense considérable toutes les années, pour en prévenir une très-petite dans les cas de maladie ; & il est évident que le plan de M. BUCHOZ, dicté par la charité, est impraticable ; il seroit d'ailleurs insuffisant dans un très-grand nombre de cas, & il conserve les inconvénients des recueils de recettes.

leurs recettes ne sont point généralement aussi simples & aussi aisées à préparer qu'elles doivent l'être; enfin ils paroissent la plupart s'être ennuyés de cet ouvrage vraiment triste, & l'avoir expédié trop promptement. Il n'y en a que deux, que je dois nommer avec respect, & qui, s'étant proposé un plan fort semblable au mien, l'ont rempli avec une supériorité qui mérite toute la reconnoissance du public. L'un est M. ROSEN, premier Médecin du Roi & du Royaume de Suède, qui, depuis quelques années, s'est servi de son crédit pour faire le plus grand bien aux peuples. Il a fait retrancher dans les almanachs ces contes ridicules, ces aventures extraordinaires, ces pernicious conseils d'astrologie, qui, en Suède comme ici, ne servent qu'à entretenir l'ignorance, la crédulité, la superstition & les préjugés les plus faux sur la santé, les maladies & les remèdes; & il a pris la peine de composer sur les maladies populaires des traités simples, qu'il a substitués à ces tas de sottises. Mais ces petits ouvrages, qui paroissent annuellement dans chaque almanach, n'ont point encore été traduits du Suédois, & par-là même je n'ai pu en tirer aucun parti. L'autre est M. le Baron de SWIÉTEN, premier Médecin de leurs Majestés Im-

INTRODUCTION. 15

périales, qui a bien voulu se donner les soins de faire, pour les armées, ce que je fais pour les campagnes de ce pays. Quoique mon ouvrage fût en grande partie composé quand le sien m'est parvenu, j'en ai pris différents morceaux : & si nos vues eussent été précisément les mêmes, j'aurois cru rendre un plus grand service en cherchant à répandre son livre, qu'en en publiant un nouveau ; mais comme il n'a rien dit sur plusieurs articles que je traite fort au long, qu'il a traité de plusieurs maladies qui n'entrent pas dans mon plan, qu'il ne dit rien de quelques autres dont je suis obligé de traiter, nos deux ouvrages, sans parler de la supériorité du sien, sont très-différents relativement au fond des matieres. Dans les maladies que nous examinons l'un & l'autre, je me fais un honneur d'être presque toujours dans ses principes.

Cet ouvrage n'est point fait pour les vrais Médecins ; mais peut-être, outre mes amis, quelques-uns le liront. Je leur demande une grace, c'est de vouloir bien entrer dans l'esprit de l'Auteur, & ne point le juger comme Médecin d'après ce livre : je les avertis même ici, qu'ils feront mieux d'en quitter la lecture, qui ne doit rien leur apprendre.

Ceux qui lisent pour critiquer trouveront un plus vaste champ dans les autres brochures que j'ai publiées. Il n'est pas juste qu'un ouvrage qui n'a de but que l'utilité de mes compatriotes, me procure du désagrément, & l'on doit être exempt de la critique, quand on a eu le courage d'entreprendre un travail qui ne peut mériter aucun éloge.

Après ces généralités, je dois entrer dans quelques détails sur les moyens qui me paroissent les plus propres à faciliter les bons effets que j'espère de mes soins. Je donnerai ensuite l'explication de quelques termes dont j'ai été obligé de me servir, & qui ne sont peut-être pas généralement connus.

Le titre d'*Avis au Peuple* n'est point l'effet d'une illusion qui me persuade que ce livre va devenir une piece de ménage dans la maison de chaque paysan : les dix-neuf vingtièmes ne sauront sans doute jamais qu'il existe ; plusieurs ne sauroient pas le lire ; un plus grand nombre, quelque simple qu'il soit, ne le comprendroit pas. Mais je le destine aux personnes intelligentes & charitables qui vivent dans les campagnes, & qui, par une espece de vocation de la Providence, sont appelées à aider de leurs conseils tout le peuple qui les environne.

L'on sent aisément que j'ai en vue, premierement, Messieurs les Pasteurs : il n'y a point de village, de hameau, de maison foraine dans tout le pays, qui n'ait droit à la bënëfice d'un d'entre eux ; & je fais qu'il en est un grand nombre qui, touchés du triste sort de leurs ouailles malades, & effrayés des horreurs de leur situation, desirent tous les jours d'être à même de pouvoir leur donner des soins pour le corps, dans le temps même qu'ils les disposent à se préparer à la mort, ou à tirer partie de la maladie pour vivre dans la suite plus saintement. Je me féliciterai si ces Ecclésiastiques respectables trouvent ici quelques secours qui puissent leur aider à satisfaire leurs intentions bienfaisantes. Le respect & l'amour de leurs troupeaux, leur vocation à de fréquentes visites dans les maisons, le devoir qui leur est imposé de détruire les préjugés fâcheux & la superstition, leur charité, leurs lumieres, la facilité que leurs connoissances physiques leur donnent à saisir toutes les vérités de ce petit ouvrage, sont autant de raisons qui me persuadent qu'ils auront toute l'influence possible sur la réforme qu'il est à souhaiter de faire dans la médecine du peuple.

J'ose, en second lieu, compter sur les Seigneurs de place, dont les conseils,

extrêmement respectés par leurs Paroissiens, sont si propres à décréditer une mauvaise méthode, & à en accréditer une nouvelle, dont ils saisiront aisément tous les avantages. Les fréquents exemples que j'ai vus de la facilité avec laquelle ils entroient dans le plan d'une cure, l'empressement qu'ils ont à faire soulager les malades de leurs villages, la générosité avec laquelle ils pourvoient à leurs besoins, me font espérer, en jugeant de ceux que je ne connois point par ceux que je connois, qu'ils saisiront avec joie un nouveau moyen de faire du bien dans leur voisinage. La vraie charité sent que, manque de lumière, elle peut nuire, & cette crainte la tient en suspens; mais elle fait avidement toutes les lueurs qui peuvent la diriger.

En troisieme lieu, les personnes riches ou au moins aisées, que leur goût, leurs emplois, ou la nature de leurs fonds, fixent à la campagne, où elles se réjouissent en faisant du bien, seront charmées d'avoir quelques directions dans l'emploi de leurs soins charitables.

Dans tous les villages où il y a quelques membres des trois classes que je viens d'indiquer, ils sont presque toujours informés des malades du lieu, parce qu'on s'adresse à eux pour du bouillon,

de la thériaque, du vin, des biscuits ; en un mot, pour tout ce qu'on croit besoins de malades. A l'aide de quelques questions aux assistants, ou d'une visite au malade, ils jugeront au moins du genre de la maladie ; & par une sage direction, ils préviendront une foule de malheurs. Ils donneront du nitre au lieu de thériaque, de l'orge ou du petit-lait au lieu de bouillon ; ils ordonneront des lavements ou des bains de pied au lieu de vin, & des grus à l'eau au lieu de biscuits. L'on ne croira qu'au bout de quelques années le bien qui peut résulter de ces attentions si aisées & souvent répétées. L'on aura d'abord un peu de peine à changer une vieille habitude ; mais quand elle sera détruite, la bonne s'enracinera tout aussi fortement, & j'espère que personne ne fera d'efforts pour la détruire.

Il est inutile de dire que je fonde plus d'espérances encore sur les soins des Dames, que sur ceux de leurs époux, de leurs peres, ou de leurs freres. Une charité plus active, une patience plus soutenue, une vie moins ambulante, une sagacité que j'ai admirée chez plusieurs à la ville & à la campagne, & qui fait qu'elles observent avec une exactitude, & qu'elles démêlent les causes cachées des symptômes avec une facilité qui seroit honneur

aux meilleurs praticiens, enfin un don marqué pour s'attirer la confiance du malade, sont autant de caractere qui établissent leur vocation; & il y en a un grand nombre qui la remplissent avec un zele digne des plus grands éloges, & qui devroit servir de modele.

Les maîtres d'école doivent encore être tous supposés avoir un degré d'intelligence suffisant pour tirer parti de cet ouvrage; & je suis persuadé qu'ils pourroient faire un très-grand bien. Je voudrois que non-seulement ils cherchassent à connoître la maladie (c'est la seule chose un peu difficile, & je crois l'avoir applanie autant qu'on le peut), mais encore qu'ils apprissent à appliquer les remedes. Plusieurs rasent; j'en ai vu qui saignoient, & qui donnoient des lavemens avec beaucoup d'adresse: tous apprendroient aisément à le faire; & il ne seroit peut-être pas hors de place d'introduire l'usage d'exiger, dans leurs examens, qu'ils fussent sçavoir. Ces talents, celui de juger du degré de la fièvre, d'appliquer les vésicatoires & de les panser, seroient du plus grand usage dans les lieux où ils demeurent. Leurs écoles, souvent peu nombreuses, ne les occupent qu'un petit nombre d'heures par jour; la plupart n'ont point de domaines à cultiver: quel meilleur

usage pourroient-ils faire de leur loisir, que de l'employer au soulagement des malades ? Leurs opérations pourroient être taxées à un prix assez modique pour n'incommoder personne ; & ce petit revenant-bon rendroit leur situation encore plus douce ; outre que cette distraction les préserveroit d'être entraînés quelquefois par facilité & par désœuvrement, à prendre du goût pour la boisson. Il y auroit encore un avantage à les accoutumer à cette espece de pratique ; c'est que, soignant les malades, & ayant l'habitude d'écrire, ils seroient à même, dans les cas graves, de consulter ceux dont on croiroit avoir besoin.

Je ne doute point que parmi les laboureurs même, il ne s'en trouve plusieurs, tels que j'en connois, qui, remplis de sens, de jugement & de bonne volonté, liront avec plaisir ce livre, en saisiront la doctrine, & la répandront avec empressement.

Enfin, j'espère que plusieurs Chirurgiens répandus dans les campagnes, & qui exercent la médecine dans leur voisinage, voudront bien le lire, entreront dans les principes que j'y établis, & en adopteront les conseils, quoiqu'un peu différens peut-être de ceux qu'ils ont suivis jusqu'à présent. Ils sentiront qu'on

peut apprendre à tout âge & de tout le monde ; & ils ne se feront pas de peine de réformer quelques-unes de leurs idées, dans une science qui proprement n'est pas la leur, & à l'étude de laquelle ils ne se font jamais livrés, sur celles d'un homme qui s'en est uniquement occupé, & qui a eu plusieurs secours qui leur manquent.

Les sages-femmes pourront aussi rendre leurs soins plus efficaces, dès qu'elles voudront bien s'éclairer. Il seroit à souhaiter que généralement elles le fussent davantage sur l'art même qu'elles exercent ; les exemples de malheurs qu'on auroit évités avec plus d'habileté, sont assez fréquents pour faire desirer qu'on pût les prévenir ; & cela ne seroit pas impossible. Rien ne l'est, quand ceux à qui la volonté appartient veulent fortement ; mais il faudroit qu'ils fussent instruits du mal, qui est très-presant.

J'ai donné les recettes des remèdes les plus simples, & j'ai indiqué la façon de les préparer avec assez de détail, pour espérer que personne ne sera embarrassé à cet égard. Mais qu'on ne croie point que cette simplicité nuit à l'utilité, & qu'ils sont moins efficaces : je déclare que ce sont les mêmes dont je me sers dans la ville pour les malades les plus opulents. Cette simplicité est fondée en nature : le

mélange d'un grand nombre de drogues est ridicule. Si elles ont les mêmes vertus, pourquoi les mêler ? Il vaut bien mieux se borner à celle qui est la plus efficace. Si elles ont des vertus différentes, l'effet de l'une détruit l'effet de l'autre, & le remède devient inutile.

Je n'ai donné aucun conseil dont l'exécution ne fût aisée & très praticable. L'on trouvera cependant que quelques-uns sont peu faits pour le peuple en général, & je n'en disconviens pas ; mais je les ai mis, parce que je n'ai point perdu de vue les personnes qui, sans être peuple, vivent à la campagne, & qui ne peuvent pas toujours se procurer un Médecin aussi-tôt, aussi souvent, ou aussi long-temps qu'elles le voudroient.

Un grand nombre de remèdes se tire uniquement de la campagne, & peut s'y préparer ; il y en a cependant qui doivent se prendre chez les Apothicaires. J'ai marqué les prix auxquels je suis persuadé que tous les Apothicaires du pays les donneront au paysan peu riche ; &, en les marquant, je ne l'ai point fait pour éviter qu'on ne les lui fit payer trop cher, je n'avois point cette crainte ; mais pour que, voyant la modicité du prix, il ne craignît point d'aller à l'emplette. Il aura presque toujours la dose de remède né-

cessaire à chaque maladie, pour moins d'argent qu'il n'en mettoit à acheter de la viande, du vin, des biscuits & d'autres choses qui le tuoient. Si le prix des remèdes, tout modique qu'il est, excédoit ses facultés, sans doute les bourses des communes & des pauvres y suppléeroient. Enfin il y a dans le pays un très-grand nombre de maisons de Seigneurs, de Ministres, de Particuliers qui font annuellement une certaine dépense charitable en remèdes ; sans l'augmenter, je ne leur demanderai que d'en changer l'objet, & de vouloir bien distribuer les remèdes indiqués ici, au lieu de ceux qu'ils distribuoiént auparavant.

L'on objectera encore que la plupart des campagnes sont très-éloignées des villes, & que le paysan n'est pas à portée, par-là même, de se procurer d'abord ce dont il a besoin. Je réponds qu'il y a effectivement plusieurs villages très-éloignés des villes où il y a des Apothicaires ; mais si l'on excepte certains endroits des montagnes, il y en a peu qui soient à plus de trois ou quatre lieues de quelque petite ville, où il se trouve toujours quelque Chirurgien, ou quelque marchand qui vend des drogues. Ce n'a peut-être pas été, jusqu'à présent, celles que j'indique ; mais ils s'en fourniront dès qu'ils

qu'ils pourront en espérer le débit, & ce sera pour eux une nouvelle branche de commerce. J'ai eu soin d'indiquer le temps que chaque remede pouvoir se garder sans risque. Il y en a d'un usage très-fréquent, dont les maîtres d'école pourroient eux-mêmes avoir une certaine provision. Je suppose aussi, s'ils veulent bien entrer dans mes vues, qu'ils seront munis des instruments nécessaires aux soins qu'ils rendront. S'il s'en trouve pour qui des lancettes, uné feringue (qui peut être remplacée par des vessies), fussent une emplette trop considérable, les Communes pourroient la faire, & les instruments passeroient des uns aux autres. Il ne faut pas espérer que tous puissent ou veuillent apprendre à en faire usage; mais un seul peut suffire aux besoins de quelques villages voisins, sans que ses devoirs en souffrent.

L'exemple journalier de gens qui viennent me consulter de dehors, sans pouvoir répondre aux questions que je leur fais, & les plaintes de plusieurs Médecins à cet égard, m'ont engagé à donner le dernier chapitre. Je finirai celui-ci par quelques remarques propres à faciliter l'intelligence de quelques termes qu'il a fallu employer dans l'ouvrage.

Le pouls bat ordinairement chez une

personne bien portante , depuis l'âge de dix-huit ou vingt ans jusqu'à soixante & dix , entre soixante & septante fois par minute : il se ralentit ordinairement un peu chez les vieillards ; & chez les enfants il bat plus vite : jusqu'à trois ou quatre ans , cette différence va au moins à un tiers ; elle diminue ensuite peu-à-peu.

Une personne intelligente qui aura touché souvent son pouls & celui des autres , jugera assez exactement du degré de fièvre d'un malade. Si le pouls n'est qu'un tiers plus vite , elle n'est pas extrêmement forte ; elle est forte , quand cette augmentation est d'une moitié ; très-dangereuse , l'on peut presque dire mortelle , quand on est parvenu au point d'avoir deux battements au lieu d'un. Il ne faut pas juger du pouls seulement par la vitesse , mais encore par la force ou la faiblesse , la dureté ou la mollesse , la régularité ou l'irrégularité.

Il n'est pas besoin de définir le pouls fort & le pouls faible : le fort est presque toujours d'un bon augure ; & s'il l'est trop , on peut l'affaiblir : le faible est souvent fâcheux.

Si le pouls , en frappant le doigt , fait sentir un coup sec , comme si l'artere étoit de bois ou de quelque métal , on l'appelle

dur ; l'opposé s'appelle mou : le dernier vaut généralement mieux.

Si le pouls est fort & mou , encore qu'il soit vite , on doit conserver beaucoup d'espérance. S'il est fort & dur , cela indique ordinairement un inflammation , & demande la saignée & le régime rafraîchissant. S'il est petit , vite & dur , le danger est très-grand.

L'on appelle pouls régulier celui dont tous les battements sont à des distances égales , dont il ne manque point de battements (s'il en manque , il est intermittent) , & dont tous les battements se ressembent , de façon qu'il n'y en a pas alternativement un fort & un foible.

Tant que le pouls est bon , que la respiration n'est pas embarrassée , que le cerveau ne paroît pas fortement attaqué , que le malade prend les remedes , qu'ils produisent l'effet qu'on en attend , qu'il conserve des forces , qu'il sent son état , l'on doit espérer de le guérir. Quand tous ou le plus grand nombre de ces caracteres manquent , il est dans un pressant danger.

Il est souvent question , dans cet ouvrage , de la transpiration arrêtée. L'on appelle transpiration , cette humeur qui sort continuellement par les pores de la peau , & qui , quoiqu'elle soit peu visible , est cependant très-considérable ;

puisque une personne bien portante qui mange ou boit huit livres dans un jour, n'en dissipe pas quatre par les selles ou par les urines, & que le reste passe par la transpiration insensible. L'on sent aisément que si une telle évacuation vient à s'arrêter, & si cette humeur, qui devoit sortir par la peau, se jette sur quelque partie intérieure, il peut en résulter des maux fâcheux. C'est une des causes les plus fréquentes des maladies.

Je n'ajoute qu'un mot : tous ces avis sont destinés uniquement pour ceux qui ne peuvent point avoir de Médecin. Je suis bien éloigné de croire qu'ils puissent en tenir lieu, même dans les maladies que j'ai traitées le plus au long; dès-lors que le Médecin arrive, il faut les oublier. La confiance doit être nulle ou entière; elle fonde les succès : c'est au Médecin à juger du mal, & à choisir les remèdes; & l'on doit sentir le peu de convenance qu'il y a à lui proposer d'en employer quelques autres, préférablement à ceux qu'il conseille, uniquement parce qu'ils ont réussi chez un autre malade, dans un cas qu'on croit à-peu-près semblable : c'est proposer à un Cordonnier de faire un soulier pour un pied sur le modèle d'un autre, plutôt que sur la mesure qu'il a prise.